

besoin d'une bassinoire, elle peut servir à deux fins.

—Mon bon voisin, dit Georges, quand Dumillet revint, que je suis reconnaissant de vos soins ! Cela fait tant de bien d'être aimé, d'être plaint quand on souffre ! Heureusement, je ne suis pas tombé malade là-bas !

—Je crois bien que vous en avez rapporté tout votre mal, dit Clodomir en hochant la tête ; vous avez des soucis....

—Des peines cruelles, il est vrai, répondit Georges avec amertume ; c'est ma faute, je suis allé les chercher ! Dumillet, savez-vous qui j'ai rencontré aux Charmilles ? M. de Roqueville-Bearn !

—Roqueville-Bearn ! répéta Clodomir étonné ; ce doit être un de vos parents. Eh bien ! cela ne vous a pas fait plaisir ?

—Vous ne savez pas....c'est vrai....ma pauvre tête se perd, je commence par la fin, dit Georges en passant la main sur son front ; je vais vous faire l'histoire des Roqueville-Bearn ; écoutez !

Il conta alors en quelques mots l'histoire du procès. A la fin du récit, Clodomir laissa échapper une exclamation énergique, et dit d'un air convaincu :—Je comprends que cette rencontre a dû vous ôter tout l'agrément de votre voyage.

—Ce n'est pas tout encore, reprit Georges ; si vous saviez !...

—Je parie que vous êtes amoureux ! s'écria Clodomir, frappé d'un soupçon subit.

—Oui, répondit Georges d'une voix plus basse, j'aime comme un fou, j'aime sans espoir une jeune fille, belle, riche, enviée, et qui peut choisir entre les plus grands partis de France. Celui qu'elle a préféré est maintenant aux Charmilles. Tout est convenu, arrangé entre les deux familles ; elle se mariera bientôt....

—Bah ! bah ! interrompit Clodomir, il n'y a rien de fait tant qu'on n'est pas revenu de la mairie et de l'église. Qu'a-t-il de plus que vous, ce prétendu ? Il est riche ; mais puisqu'elle l'est aussi, elle ne doit pas trop regarder à cela. Il est noble ? et vous ! n'êtes-vous pas le comte de Roqueville, d'une des plus grandes familles de la Normandie ? Quant à la figure, je ne le connais pas ; mais là, sans flatterie, je doute qu'il soit mieux que vous. A votre place, mon voisin, je n'aurais pas quitté la partie ; je serais resté, je serais resté, certainement !

—Hélas ! pour être témoin de mon malheur !

—Du tout, du tout ; pour essayer de l'emporter sur un rival odieux ! Vous ne savez pas mon voisin, ce que c'est que la volonté en amour. Il faut que je vous cite à ce propos un exemple,

une aventure qui m'est arrivée à moi. Figurez-vous que j'étais amoureux d'une petite fleuriste, jolie comme les amours, Paméla ; une enfant adorable ; des yeux longs comme le doigt, des cils noirs, des cheveux blonds, des mains blanches, une vraie perle enfin. J'en devins hébété, je ne mangeais plus, je ne lisais plus, je ne fumais plus ; je tournais en Nabuchodonosor. Je me présente ; on ne me reçoit ni bien ni mal. Il y avait là un grand d'able assez bien bâti, qui lui faisait les yeux doux en pure perte depuis trois mois, et un petit brun gentil, frisé, pommadé, avec des jabots et des manchettes retournées, dont elle semblait écouter plus volontiers les soupirs. Diable ! dis-je d'abord, ça n'est pas drôle ! J'étais désespéré. Mais tout d'un coup je réfléchis, je me dis : ce monsieur est bien, je ne suis pas mal ; il aime Paméla, je l'aime aussi ; il est là, on ne m'a pas encore renvoyé. Essayons ; c'est au petit bonheur. Je ne quittai donc pas la place. D'abord, j'eus de mauvais moments, Paméla disait de ces petits mots, et laissait voir pour mon rival de ces préférences qui vous font sécher le cœur de jalousie ; mais je passai bon. A la fin, elle s'aperçut que le petit brun n'était qu'un paltoquet, capable de compromettre une jeune fille par ses bavardages, un égoïste, un débauché, tandis que moi j'avais la réputation d'un garçon rangé, d'un bon enfant. Elle finit par m'aimer, cette pauvre Paméla, et je ne l'ai pas rendue malheureuse, je m'en flatte ! nous vivions tranquilles et contents comme deux petits anges !

—Mais cela n'a pas duré ? demanda Georges avec intérêt.

—Hélas ! Ce ne fut ni sa faute ni la mienne, répondit Clodomir, en passant son foulard sur ses yeux, la pauvre enfant est morte. Je ne l'ai pas quittée jusqu'au dernier moment ; j'ai eu son dernier soupir ! Une si charmante créature que j'aimais tant ! J'ai failli en perdre la raison. Et maintenant encore quand j'y songe ! Allez, ça n'est pas drôle !

—Mon pauvre ami, dit Georges, vous le voyez bien ; chacun a ses peines ici-bas, même vous, l'homme le plus heureux de la terre.

—C'est pourtant vrai ! allons ! qu'avais-je besoin de me remémorer tout cela pour vous attrister encore davantage ! Parlons de vous. Il faut d'abord vous soigner, vous rétablir ; puis nous verrons ; en attendant, vous me raconterez vos peines, cela soulage et fait passer le temps. Tenez, il est déjà près de cinq heures. Ici, Lara ; nous allons dîner ensemble, mon garçon, puis nous reviendrons ici faire la veillée ; ça te va, n'est-ce pas ?

Le lendemain Georges était mieux, il essaya